

Structure familiale à Ouagadougou et performance scolaire des filles et des garçons (Burkina Faso)

*Afsata Paré-Kaboré **

Les efforts en vue de l'amélioration du rendement de l'école au Burkina Faso intègrent, de plus en plus, des réflexions sur la question même des rapports entre cette école et la famille. Les rapports sociaux inégaux entre hommes et femmes dans le contexte culturel burkinabè, bien qu'en mutation, sont particulièrement reflétés dans l'institution familiale polygame et s'inscrivent dans la même ligne que la vision sociale qui insiste plus sur la scolarisation du garçon que de la fille. Y a-t-il un lien entre la structure familiale (polygame ou monogame) et la performance scolaire des filles et des garçons? S'il y en a un, quelles en sont les raisons? Telles sont les questions qui seront examinées ici.

Avant de présenter et de commenter les résultats de notre recherche, l'examen succinct de ces orientations théoriques et méthodologiques permettra de comprendre la perspective selon laquelle elle a été menée.

Cadre de la recherche

Au Burkina Faso, la polygamie est une forme familiale très répandue : environ un tiers des familles, d'après les chiffres de l'INSD (1985). Enracinée dans la tradition africaine, elle reste d'actualité tant en milieu rural qu'en milieu urbain. Même si sa pratique a déjà fait l'objet de dénonciations officielles au nom d'exigences morales ou socioéconomiques, le nouveau code de la famille, en application depuis le 4 août 1990, a préféré, compte tenu des réalités socioculturelles actuelles du pays, ne pas l'interdire officiellement; la polygamie y est mentionnée comme alternative possible, nécessitant, toutefois, l'avis favorable des femmes concernées (proclamation du 16 novembre 1989).

La polygamie au Burkina Faso se situe dans la logique de l'organisation familiale traditionnelle en Afrique [Locoh, 1988]. Dans le contexte actuel de transformation sociale que connaît le pays, grâce à l'ouverture sur le monde et à la scolarisation, ce modèle de famille fait face à l'émergence de nouveaux modèles familiaux. La monogamie tend à être une référence de modernité en milieu urbain. En réalité, c'est la position de domination sociale occupée par l'homme

* Enseignante à l'École normale supérieure de Koudougou (ENSK), université de Ouagadougou.

et initialement acceptée par la femme qui est à présent contestée. Comme le disait A. Diop :

« La polygamie ne traduit pas le bon droit des hommes, mais seulement la supériorité de leur statut économique... Aujourd'hui, la femme s'oppose à la polygamie non seulement par les pratiques magiques, mais aussi par son comportement qui crée des difficultés à son mari, seuls moyens à sa portée. Elle peut aller jusqu'à avoir l'initiative d'un divorce. Mais la réduction de la polygamie, voire sa disparition, dépendent moins du comportement (subjectif) de la femme que des conditions générales de vie et essentiellement de son statut économique favorisant son émancipation réelle. » [Diop, 1985 : 198-199.]

Dans une telle situation, l'école est un élément central en ce sens qu'à travers la scolarisation, sont véhiculées les valeurs nouvelles importées notamment de l'Occident. De plus, même si on pense qu'elle doit être davantage insérée dans les réalités culturelles du pays, aujourd'hui, l'école constitue la voie d'accès à la réussite socioéconomique. Les études ayant révélé le lien entre la famille et la réussite scolaire, les familles burkinabè doivent réunir les moyens (tant matériels que psychiques) permettant la réussite scolaire de leurs enfants sans distinction du sexe.

En étudiant le lien entre les caractéristiques familiales et la réussite scolaire au Burkina Faso, à Ouagadougou plus précisément, Koné [1989], dans le cas de l'école primaire, et Kaboré [1992], pour le secondaire général, ont trouvé que la polygamie apparaissait associée à l'échec scolaire des enfants. Comme ces chercheurs l'ont également montré, les situations de pauvreté, de grande taille de famille et d'analphabétisme des parents sont plus fréquentes en polygamie qu'en monogamie, ce qui pourrait expliquer les échecs plus fréquents chez les enfants de familles polygames.

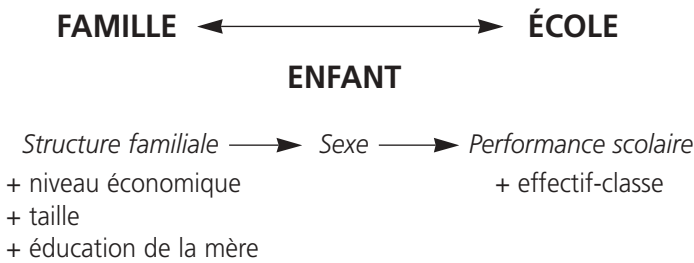
On sait aussi que, depuis quelques décennies, les organismes mondiaux de développement insistent sur la scolarisation de la mère comme facteur influençant positivement les soins aux enfants et leur réussite scolaire, davantage que la scolarisation du père. L'impact de celle-ci n'est pourtant pas à négliger, surtout en l'absence d'une scolarisation chez la mère, car elle est source d'ouverture de la famille aux valeurs nouvelles. De même, elle peut influencer sur le niveau matériel de vie de la famille et sa capacité d'accès aux moyens nécessaires à la scolarisation des enfants. Compte tenu de cela, en traitant du rapport entre l'éducation de la mère et les soins au nourrisson à Ouagadougou, Ouedraogo [1994] en est arrivée au constat que le père doit être davantage pris en compte. La nécessité de prendre en considération le niveau scolaire du père apparaît aussi dans des résultats de recherche comme celle de Baya [1993], cité par Ouedraogo, qui montre un lien positif entre l'instruction du père et le « destin de l'enfant ». Le rôle du père semble toutefois rester surtout au niveau des ressources matérielles alors que celui de la mère va au-delà pour intégrer des aspects immatériels tels les soins primaires, le suivi scolaire.

L'insistance sur la scolarisation des femmes obéit aussi à des exigences universelles de justice sociale, les femmes restant sous-scolarisées par rapport aux hommes dans les pays du Sud [Haq, 1993]. En effet, au Burkina Faso, le taux de scolarisation primaire est de 38% chez les garçons et de 25% chez les filles [Mebam, 1993].

La psychologie différentielle des sexes montre à son tour que hommes et femmes peuvent réagir différemment aux mêmes situations, que la progression scolaire peut être différente d'un sexe à l'autre [Vandenplas-Holper, 197 ; Piret, 1973]. Au Burkina comme en Afrique de façon générale, les modes de socialisation, les rapports à la scolarisation des filles et des garçons sont à ce point différents que l'on n'est pas surpris de voir qu'à l'échelle nationale, les taux de scolarisation, d'échecs et d'abandons soient fonction du sexe. De surcroît, les structures familiales polygame et monogame posent la question fondamentale des rapports entre les sexes dans la société et on peut penser que leurs influences sur les filles et les garçons (à travers les rapports sociaux de différentes sortes qui y sont vécus) sont différentes.

Toutes ces considérations situent le contexte théorique de cette recherche tel que schématisé dans la figure 1.

Figure 1 – Cadre théorique de la recherche



Les variables se rapportant à la structure familiale (polygame ou monogame) et au sexe de l'enfant sont entendues dans leur sens usuel et sont données dans le questionnaire complété par les élèves. Les autres variables demandent une définition opératoire. Nous nous contentons ici de quelques informations, des précisions pouvant être consultées en annexe.

– La performance scolaire : trois niveaux de performance ont été retenus. Le niveau « fort » pour les moyennes (aux examens de classe) égales ou supérieures à 6/10, le niveau « moyen » pour les moyennes de classe inférieures à 6/10 mais supérieures ou égales à 4,5/10 et le niveau « faible » pour celles inférieures à 4,5/10.

– Le niveau économique de la famille : deux valeurs ont été distinguées, à savoir niveau économique faible et niveau économique moyen au moins. La catégorisation qui se fait encore dans les écoles est celle qui oppose généralement parent(s) salarié(s) (considérés comme scolarisés et plus nantis) et parents paysans (considérés comme illettrés et pauvres). Nous avons tenté de clarifier les choses en distinguant ressources économiques et scolarisation.

– La taille de la famille : soit la grande taille, soit la taille moyenne ou petite. Dans le questionnaire soumis aux enfants, ceux-ci avaient à choisir une catégorie en fonction de l'importance numérique de leur famille.

– Le niveau scolaire de la mère : trois valeurs ont été distinguées, mère illettrée, mère lettrée de niveau primaire seulement et mère lettrée de niveau secondaire au moins. Dans le questionnaire, les élèves avaient à situer le niveau scolaire de leurs parents.

– La taille de l’effectif-classe : elle dénote la qualité de l’école et peut influencer les résultats des élèves. Dans notre échantillon, les classes à effectif élevé comptent un nombre d’élèves variant de 75 à 83 tandis que celles à effectif réduit ont de 30 à 42 élèves.

L’objet de la recherche peut être formulé comme suit : la famille polygame urbaine burkinabè et la performance scolaire des enfants (tenant compte de leur sexe) du cours moyen (CM) de l’école primaire, comparativement à la famille monogame. Les questions qui nous ont guidés sont les suivantes :

– Y a-t-il un lien entre structure familiale et performance scolaire des filles et des garçons ?

– Ce lien existe-t-il indépendamment des variables intermédiaires que sont le niveau économique de la famille, sa taille, le niveau scolaire de la mère ou la taille de l’effectif-classe ?

– Les variables intermédiaires retenues différencient-elles les résultats scolaires d’enfants de même structure familiale ?

Les orientations méthodologiques

En ce qui concerne la méthodologie de recueil et d’analyse des données, nous avons utilisé une stratégie d’enquête en privilégiant deux instruments : l’« observation documentaire » [Mace, 1988] et le questionnaire.

– L’« observation documentaire » se rapportait à l’étude des bulletins scolaires, qui a donné l’information concernant le niveau de performance scolaire des élèves.

– Le questionnaire, expérimenté quelques mois auparavant, a été conçu de façon à donner les informations se rapportant aux caractéristiques familiales de chaque élève. Nous avons fourni à l’ensemble des élèves d’une même classe les explications nécessaires avant qu’ils commencent à compléter le questionnaire et avons été là pour les guider et leur fournir des explications complémentaires au fil des questions. Par la suite, les réponses ont été vérifiées avec l’aide des livrets scolaires et des enseignants qui, connaissant mieux leurs élèves, nous ont aidés à refaire le point individuellement avec certains. Les principales catégories de classification des informations contenues dans ce questionnaire (en référence à nos questions de recherche) étaient déjà définies.

Comme cela apparaît dans l’objet de recherche, c’est le milieu urbain qui retient notre attention et nous avons porté notre choix sur la ville de Ouagadougou dans laquelle quatre écoles primaires ont été retenues pour les fins de l’étude. Des critères (situation géographique et niveau d’aisance matérielle diversifiées) ont présidé au choix de ces écoles avec pour but de diversifier la population afin d’augmenter les chances d’appréhender différentes caractéristiques familiales et de tenir compte de l’effectif-classe. Les classes terminales du primaire, CM1 et/ou CM2, sont celles qui ont été retenues parce qu’à ce stade, l’expérience accumulée par les enfants permet de se faire une idée de leurs capacités scolaires. C’est dire

que nous avons affaire à des enfants qui ont entre 15 et 10 ans, la moyenne d'âge se situant à 13 ans environ.

Ainsi les écoles (noms fictifs) et les effectifs concernés étaient les suivants :

- l'école PPO, une école périphérique privée ordinaire (dont le coût relativement peu élevé la rend accessible même à des parents peu nantis) pour un effectif total de 83 élèves repartis sur deux classes;
- l'école CPB qui est une école centrale privée bourgeoise (accessible seulement aux très nantis, en raison du coût élevé des frais de scolarité) où deux classes ont été concernées, soit au total 60 enfants;
- l'école CP, centrale publique pour également deux classes constituant une population totale de 154 élèves;
- l'école PP, périphérique publique pour une classe qui comptait 82 élèves.

La population totale dont la description suit est donc de 377 élèves (deux ont été écartés parce que nous n'avons pu obtenir à leur sujet les données concernant leur performance scolaire).

L'échantillon est élaboré des points de vue de la performance scolaire, de l'effectif-classe et des variables familiales, tels que révélés par l'analyse des bulletins scolaires et du questionnaire. En fonction des limites de catégorisation définies (voir annexe), la tendance de l'échantillon en ce qui concerne le niveau de performance est la suivante :

Figure 2 – Répartition de l'échantillon en fonction des trois niveaux de performance et du sexe

Performance	Fort		Moyen		Faible		Total	
	Eff.	%	Eff.	%	Eff.	%	Eff.	%
Filles	50	24,2	98	47,3	59	28,5	207	54,9
Garçons	44	25,8	63	37,1	63	37,1	170	45,1
Total	94	24,9	161	42,7	122	32,4	377	100,0

Globalement, on se trouve en présence d'une courbe quasi normale avec une accentuation du côté des « faibles », surtout pour ce qui est des garçons. Nous avons 54,9% de filles.

La grande majorité des enfants, soit 62,6% d'entre eux, se retrouvent dans les écoles à effectif-classe élevé, de façon assez semblable pour la polygamie et la monogamie. Cela témoigne des conditions de travail difficiles assez fréquentes.

Les enfants de familles polygames ne représentent que le cinquième de l'effectif total (soit 72 sur 377). Les sous-groupes constitués par la différence de sexe demeurent, à l'intérieur de chaque structure familiale, approximativement équivalents en termes de proportion.

Nous avons pu noter que la famille polygame et la famille monogame se distinguaient par la fréquence d'apparition de certaines caractéristiques familiales particulières :

- la faiblesse de l'économie est en proportion plus importante en famille polygame (près de la moitié des familles polygames) alors qu'elle est plutôt rare en famille monogame;
- les familles polygames sont majoritairement de grande taille contrairement aux familles monogames;
- alors que plus du tiers des femmes ont, en famille monogame, un niveau scolaire au moins du secondaire, en famille polygame, elles sont majoritairement illettrées et ont très rarement une scolarité supérieure au primaire.

Ces différences confirment la nécessité qu'il y avait à tenir compte de ces variables intermédiaires dans l'étude du lien entre la structure familiale et la performance scolaire.

Les résultats

Structure familiale et performance scolaire

« Y a-t-il un lien entre structure familiale et performance scolaire des filles et des garçons ? ». Sans distinction de sexe, on voit que ce lien existe. La famille polygame est, de façon significative, davantage associée à la faiblesse des résultats scolaires que la famille monogame.

Figure 3 – Structure familiale et performance scolaire

Performance Struct. famil.	Fort		Moyen		Faible		Total	
	Eff.	%	Eff.	%	Eff.	%	Eff.	%
Filles et garçons ensemble								
Monogamie	83	27,2	131	43,0	91	29,8	305	80,9
Polygamie	11	15,3	30	41,7	31	43,0	72	19,1
Total	94	24,9	161	42,7	122	32,4	377	100,0
x ² = 6,4 significatif à .05 (2dl) coef. V de Cramer = .13								
Filles								
Monogamie	46	27,2	81	47,9	42	24,9	169	81,6
Polygamie	4	10,5	17	44,7	17	44,7	38	18,4
Total	50	24,2	98	47,3	59	28,5	207	100,0
x ² = 8,1 significatif à .02 (2dl) coef. V de Cramer = .20								
Garçons								
Monogamie	37	27,2	50	36,8	49	36,0	136	80,0
Polygamie	7	20,6	13	38,2	14	41,2	34	20,0
Total	44	25,8	63	37,1	63	37,1	170	100,0
x ² = 0,7 non significatif								

Lorsqu'on introduit la variable sexe, on remarque que pour les filles, les résultats scolaires sont différenciés de façon significative par la structure familiale (avec coefficient V de Cramer = .20), au détriment de la polygamie. Ce n'est pas le cas des garçons chez qui les différences entre les deux structures familiales sont minimales.

La réponse à notre première question est donc nuancée, en ce sens qu'il n'y a de lien entre la structure familiale et la performance scolaire que chez les filles, celles de familles polygames étant particulièrement « faibles » comparativement à leurs homologues de familles monogames.

Allons au-delà des analyses globales pour envisager un contrôle par les variables intermédiaires.

Structure familiale, niveau économique et performance

En situation économique faible, les résultats scolaires sont en général peu différenciés par la structure familiale et ce, quel que soit le sexe. Le peu de différence (non significative dans tous les cas) est en faveur de la monogamie dans le cas des filles et en faveur de la polygamie dans le cas des garçons (43,7 % de « faibles » en polygamie contre 55,6 % en monogamie).

En situation de niveau économique moyen, au moins la différence de performance entre les filles de familles monogames et celles de familles polygames est significative à .05, les premières conservant de bien meilleurs résultats. Même si les garçons de familles monogames ont des résultats meilleurs que ceux de familles polygames, les différences demeurent non significatives dans leur cas.

Le contrôle de la variable économique semble donc montrer que le lien initialement relevé entre la structure familiale et la performance scolaire des filles est indépendant du niveau économique, particulièrement quand celui-ci est au moins moyen.

Structure familiale, taille de la famille et performance

C'est en situation de taille moyenne ou petite de famille que les différences de performance entre les enfants (surtout les filles) des deux structures familiales en faveur de la monogamie sont plus importantes, quoique restant non significatives. En somme, le lien de la structure familiale avec le rendement scolaire des filles n'est pas indépendant de la taille de la famille. Toutefois, la faiblesse ici de certains effectifs gêne les comparaisons (parfois 50 % de $ft < 5$).

Structure familiale, niveau scolaire de la mère et performance scolaire

Quand la mère est illettrée, les différences, pour ce qui est des filles, sont significatives à .5 (avec coefficient V de Cramer de .30) et nettement en faveur de la monogamie pour le niveau fort (27,8 % de filles de familles monogames « fortes » contre une seule fille, soit 4,4 %, de famille polygame « forte ») et en faveur de la polygamie pour les autres niveaux. Chez les garçons, les différences ne sont pas significatives.

Lorsque la mère a un niveau scolaire primaire seulement, les différences entre enfants de familles polygames et enfants de familles monogames, en faveur de ceux-ci, sont davantage marquées en ce qui concerne les niveaux moyen et faible quel que soit le sexe. Aucune différence ici n'est significative.

La proportion d'enfants de familles polygames dont la mère a un niveau scolaire secondaire étant trop réduite, nous nous limiterons donc aux deux premiers niveaux pour dire que le rapport de la structure familiale avec la performance scolaire des filles est présent mais de façon différente selon le cas. En effet, dans la situation de mère illettrée, même si les différences sont significatives, l'avantage de la structure de famille monogame est moins évident lorsqu'on se centre sur l'échec scolaire (niveau faible de performance). En fin de compte, on peut envisager le fait que le lien de la structure familiale avec la performance scolaire des filles pourrait être indépendant de la non-scolarisation de la mère tout comme pour le niveau économique.

Structure familiale, effectif-classe et performance

La variable effectif élevé par classe est associée chez les garçons à des résultats scolaires meilleurs pour la structure polygame que pour la structure monogame, la différence portant surtout sur les niveaux fort et faible de performance : 25,0% de « forts » et 33,3% de « faibles » parmi les garçons de familles polygames contre 12,6% de « forts » et 45,6% de « faibles » parmi ceux de familles monogames. Chez les filles, ce sont celles de familles monogames qui présentent de meilleurs résultats, différence portant surtout sur le niveau fort de performance : 27,1% d'un côté et 15,4% de l'autre. Aucune des différences ainsi définies n'est significative.

Dans la situation d'effectif-classe réduit, la structure familiale devient une variable différenciant nettement et de façon significative les résultats scolaires des enfants (différences significatives à .01 chez les filles et à .05 chez les garçons). Les résultats des enfants de familles monogames sont meilleurs alors que les enfants de familles polygames, filles ou garçons, présentent des résultats particulièrement insatisfaisants (63,6% de « faibles » comparativement à 21% en monogamie). C'est donc seulement dans la situation d'effectif-classe réduit que les enfants de familles monogames ont de meilleurs résultats que ceux de familles polygames.

Si nous constatons que la polygamie est davantage associée à la faiblesse de performance scolaire chez les filles, nous sommes loin de pouvoir affirmer que cela est lié au fait que les familles polygames sont, plus souvent que les familles monogames, pauvres, nombreuses, avec mère analphabète. Le doute est même permis pour deux raisons principales : le fait que seules les filles soient concernées; le fait que les enfants de familles polygames aient tendance à avoir des résultats scolaires qui se rapprochent (ou sont meilleurs dans le cas des garçons, de façon non significative certes) de ceux des enfants de familles monogames dans les situations de grande taille de famille, de niveau économique faible, de mère analphabète. En outre, l'effectif-classe semble ne pas avoir autant d'impact sur la performance scolaire des enfants de familles polygames que sur celle des enfants de familles monogames.

Pour pousser plus loin nos tentatives d'éclaircissement de la situation, nous avons, à titre indicatif, comparé ci-après les résultats scolaires d'enfants issus de familles de même structure mais différentes à d'autres égards.

Variables intermédiaires et performance scolaire selon la structure familiale

Dans le groupe de la monogamie, la faible performance (échec scolaire) des filles autant que celle des garçons est en proportion plus importante dans la situation de niveau économique faible.

Dans le groupe de la polygamie, seuls les résultats des garçons sont meilleurs lorsque le niveau économique est bon; les filles, en dépit d'un faible taux de « forts », ont une proportion d'échec moins élevée en situation de niveau économique faible. Bien que ces différences soient minimes, il reste que la faiblesse des ressources économiques ne peut être évoquée pour justifier les faibles résultats scolaires des filles de familles polygames comparativement à celles de familles monogames.

Comment se présente la situation pour des enfants de même structure familiale, mais dont les tailles de famille sont différentes? En monogamie, quel que soit le sexe, la taille limitée de la famille s'accompagne de bien meilleurs résultats scolaires que la grande taille. Quand la famille est polygame, sa taille ne semble pas importante eu égard à la performance scolaire même si on peut déplorer la petitesse de certains effectifs. En somme, on hésiterait aussi à évoquer la grande taille de la famille polygame comme justifiant le faible rendement scolaire des filles de familles polygames comparativement à celles de familles monogames.

En ce qui concerne le niveau scolaire de la mère, il s'avère qu'en situation de monogamie, quel que soit le sexe, l'échec scolaire décroît avec l'élévation du niveau scolaire de la mère (38,1% d'échecs pour la non-scolarisation, 33,3% pour le niveau primaire seulement et 23,6% pour le niveau secondaire au moins).

En polygamie, par contre, c'est dans le groupe des enfants (filles comme garçons) de mère illettrée que l'on retrouve le plus bas pourcentage de « faibles » puisqu'ils ont surtout des résultats moyens (55,3% de performances moyennes). Le nombre d'enfants de familles polygames dont la mère est scolarisée est certes assez petit mais on reste surpris de voir qu'ils sont presque tous « faibles » (16 « faibles » sur un total de 25, soit 10 filles « faibles » sur les 15). L'analphabétisme de la mère ne semble pas pouvoir être évoqué pour expliquer les faibles performances des filles de familles polygames.

Enfin, les enfants de familles polygames fréquentant des écoles à effectif-classe élevé sont loin d'être moins performants que leurs homologues fréquentant des écoles à effectif-classe réduit; au contraire, c'est là où ils ont leurs meilleurs résultats (34% de « faibles » contre 63,6% dans le cas de l'effectif-classe réduit).

Interprétation des résultats

La polygamie semblant en général, plus que la monogamie, associée à la faiblesse des résultats scolaires, particulièrement des filles, nous doutons que cela provienne nécessairement des caractéristiques de pauvreté, de famille nombreuse

ou d'analphabétisme de la mère, accompagnant plus souvent la polygamie que la monogamie. En effet, ces variables identifiées comme constituant un handicap pour la réussite scolaire des enfants semblent l'être en famille monogame et pas toujours en famille polygame.

En comparant les résultats scolaires des filles et des garçons d'une même structure familiale, on peut même se demander pourquoi, en monogamie, les filles semblent avoir de meilleurs résultats que les garçons, notamment en termes de taux plus réduit de faible performance, tandis qu'en polygamie, ce sont les garçons qui semblent avoir de meilleurs résultats.

S'il en est ainsi, on est enclin à penser que les caractéristiques physiques de la famille (économie, taille, éducation de la mère) ne suffisent peut-être pas à expliquer le faible rendement scolaire propre aux filles de familles polygames. Les choses sont sans doute plus complexes et pourraient, au-delà des caractéristiques physiques de la famille, trouver leurs fondements dans les modes de vie familiaux, dans l'éducation différenciée des sexes en famille, dans l'incitation des filles et des garçons à la tâche scolaire... Le fait que les enfants de familles polygames (avec des habitudes de vie de famille nombreuse) ne soient pas négativement affectés dans leur performance scolaire par la grande taille de l'effectif-classe peut conforter dans cette voie d'interprétation faisant appel aux variables psychosociales de la famille.

Les recherches antérieures, celle de Koné [1989] et celle de Kaboré [1992] au Burkina Faso, ou celle de Betene au Cameroun [1982], avaient mené au constat de l'association entre l'échec scolaire et l'appartenance à une famille polygame. Les auteurs l'expliquaient par les problèmes d'ordre économique et/ou affectif plus fréquents en famille polygame. Plus globalement (sans distinguer les structures familiales), Betene constatait que la faiblesse des ressources économiques de la famille n'était pas nécessairement associée à de faibles résultats scolaires des enfants. Il l'expliquait par l'esprit de solidarité africaine faisant que les aînés aident financièrement à la scolarisation de leurs jeunes frères et sœurs et par le fait que ces derniers les prennent comme modèles. Il est possible en effet que la variable se rapportant au niveau scolaire des aînés puisse influencer sur les résultats scolaires des enfants et il est regrettable que cela n'ait pas été pris en compte ici. D'autant plus qu'au-delà de leur intervention matérielle, les aînés participent souvent aussi au suivi scolaire de leurs jeunes sœurs et frères.

Les recherches citées n'ayant pas pris en compte la variable sexe, nous n'avons pas la possibilité d'appuyer la particularité de nos résultats (quant au fait que seules les filles sont concernées par l'effet négatif de la polygamie) sur la littérature existante. Toutefois si, à l'instar de Betene, le facteur économique ne nous est pas apparu comme facteur explicatif du faible rendement scolaire des filles de familles polygames, nous pouvons au moins nous pencher sur le facteur affectif à titre interprétatif.

La littérature sur la famille polygame insiste beaucoup sur les difficultés de vie harmonieuse en polygamie avec les rivalités et les conflits qui sont légion surtout en milieu urbain où les femmes ont un certain niveau culturel (scolaire ou d'ouverture aux idées modernes). La polygamie est en effet plus facilement acceptée dans les milieux traditionnels et par les femmes analphabètes. On peut supposer que les enfants, dans ces milieux-là, bénéficient davantage de la quiétude affective nécessaire aux apprentissages scolaires, ce qui expliquerait que les enfants de familles

polygames de notre échantillon dont la mère est analphabète aient présenté des résultats meilleurs que les autres groupes d'enfants de familles polygames.

En somme, peut-être faut-il aller vérifier dans les familles si les constats que nous avons faits ici y trouvent un certain écho : comment les enfants y sont encadrés, comment on s'intéresse à leur scolarité et comment eux-mêmes appréhendent cette réalité scolaire.

*

Cette recherche à caractère exploratoire nous incite surtout à des investigations plus poussées et plus strictes. C'est dans ce sens que nous sommes conduits à poser les hypothèses qui suivent :

– Au Burkina Faso, la famille polygame urbaine aurait une incidence différente de celle de la famille monogame urbaine sur la performance scolaire des filles, incidence en général négative. La nature des interférences que les autres variables de famille ont dans le lien de la structure familiale avec la performance scolaire ne fait qu'appuyer la particularité de cette incidence : les bonnes ressources économiques, la scolarisation de la mère, la taille réduite de la famille ne semblent pas, comme on s'y attendait, plus favorablement associées à la performance scolaire des filles de familles polygames que les ressources économiques faibles, la non-scolarisation de la mère ou la taille importante de la famille.

– L'influence de la famille polygame sur la performance scolaire des filles se ferait à travers des modes particuliers de socialisation et d'interaction familiales qui, s'ils sont adéquats, pourraient susciter des attitudes compensatoires favorisant la réussite scolaire d'enfants peu nantis.

En fait, il se pourrait que la différence entre l'appartenance à une famille polygame et celle à une famille monogame à Ouagadougou, du point de la réussite scolaire des enfants, ne soit pas tant liée à des facteurs quantifiables et souvent pris en considération qu'à des valeurs et à des modes de vie familiaux. Cela mérite que l'on s'y penche.

Cette recherche a ses limites. Si l'échantillon étudié est de taille globalement assez importante au vu des variables considérées, il reste que les deux structures familiales y sont représentées de façon très inégales, rendant ainsi certaines comparaisons plutôt difficiles.

Également, la problématique étudiée est complexe, faisant appel à une quantité de variables qui n'ont pu toutes être prises en considération. La discussion des résultats reste donc limitée en ce sens que des facteurs tels que le niveau scolaire du père ou celui des aînés, non quantifiés ici, y introduisent peut-être des nuances. Des études ultérieures devraient prendre en considération ces variables de façon plus précise. Dans une telle éventualité, il devient alors impérieux d'envisager l'étude sur un échantillon de population numériquement plus important.

En fin de compte, cette étude reste contextualisée et on ne pourrait prétendre généraliser les résultats. Toutefois, au-delà de ses limites, elle attire l'attention sur l'importance de prendre en compte la variable sexe dans des études semblables, surtout dans un contexte social où l'on sait très bien que la socialisation différenciée selon le sexe est fortement implantée.

ANNEXE
PRÉCISIONS SUR LA CONSTITUTION DE CERTAINES VARIABLES

Le niveau économique

Pour déterminer le niveau économique de la famille, nous avons procédé à un jugement fondé non seulement sur notre connaissance du milieu burkinabè mais aussi sur les informations contenues dans le questionnaire et qui concernent les professions, les lieux de travail, le niveau de scolarité des parents, la taille de la famille. La catégorisation en vigueur dans les écoles est celle qui oppose généralement parent(s) salarié(s) (considérés comme scolarisés et plus nantis) et parents paysans (considérés comme illettrés et pauvres). Nous avons, ici, essayé de clarifier les choses en distinguant ressources économiques et scolarisation.

Nous considérons par exemple qu'un « grand commerçant » ou homme d'affaires est économiquement aisé même s'il est analphabète. De nos jours, au Burkina, la véritable richesse économique est aux mains de personnes de cette nature, le pouvoir de décision revenant aux scolarisés de haut niveau qui ont aussi un bon niveau économique.

Le salarié moyen, le propriétaire d'un commerce sont des gens considérés comme ayant un niveau économique moyen.

Quant au fonctionnaire subalterne, même s'il a une certaine facilité d'adaptation au nouveau monde parce que lettré, il n'est pas nécessairement à l'aise du point de vue économique : cela dépend si tous les conjoints sont actifs, s'ils n'ont pas une trop grande charge familiale.

Les travailleurs manuels ont un niveau économique faible ou un niveau économique moyen selon qu'ils sont ou non « patrons », selon qu'ils travaillent pour un organisme sous-régional ou international (mieux payés) ou pour l'État (moins bien payés).

Enfin, le cultivateur à part entière (sans autre activité) reste pauvre, surtout en milieu urbain où il est confronté aux exigences de la vie monétaire et à la difficulté d'adaptation en tant qu'analphabète.

Notre connaissance donc du milieu burkinabè et l'ensemble des informations dont nous disposons pour chaque cas nous ont permis de classer chaque famille soit dans le groupe à « niveau économique moyen au moins », soit dans le groupe à « niveau économique faible ». Nous n'avons pas jugé utile, pour notre propos, de distinguer trois groupes (riches, moyens, pauvres) car nous estimons que la difficulté de prendre en charge les frais scolaires ou de subvenir aux besoins de base de l'enfant ne pourrait se présenter que dans le cas des niveaux économiques faibles; les riches et les moyennement aisés se distingueraient surtout dans le choix des écoles, choix qui reflète par ailleurs le niveau scolaire des parents.

La taille de la famille

La taille de la famille telle qu'elle est définie ici se rapporte au nombre total de personnes vivant dans la cour (la maison) de façon permanente, à la charge des parents. Cela inclut donc les parents, leurs enfants, s'il y a lieu les grands-parents ou d'autres membres de la famille élargie. C'est en tenant compte de ce principe que les élèves ont été invités à situer la taille numérique de leur famille telle qu'elle existe maintenant (les aînés ayant quitté la famille ne sont pas comptés dans sa taille). Nous avons défini nos catégories, grande taille, taille moyenne ou petite, en fonction de l'expérience que nous avons des réalités et habitudes de vie à Ouagadougou. Ainsi, les familles de moins de six personnes ont été considérées comme étant de petite taille, celles ayant de six à dix membres inclusivement ont été considérées comme étant de taille moyenne et celles de plus dix membres comme étant de grande taille.

L'effectif-classe

Cette variable se retrouve finalement définie par le statut de l'école, privé ou public. En effet, dans le contexte des villes burkinabè, les écoles primaires privées sont celles qui ont un effectif limité par classe (au maximum 45 élèves en général) et de meilleures conditions de travail. Dans notre échantillon, l'effectif-classe réduit correspond à un effectif compris dans la fourchette de 30 à 42 élèves inclusivement tandis que l'effectif-classe élevé qui peut aller jusqu'à 120 élèves (de 75 à 83 élèves dans notre échantillon) se recrute dans les écoles publiques.

La performance scolaire

Les bulletins scolaires (faisant le point des résultats des élèves aux différents examens ou compositions de classe) sont les instruments à partir desquels nous avons fait le relevé de la moyenne aux compositions des élèves pour l'année en cours. De là, le calcul de leur moyenne annuelle fut fait.

La définition des limites pour la catégorisation des groupes en « forts », « moyens » et « faibles » repose sur les normes qui sont habituellement celles des enseignants. En effet, les moyennes de composition sont calculées sur dix et une moyenne inférieure à cinq sur dix (5/10) est, en principe, considérée comme un échec scolaire et l'élève concerné passible de redoublement de classe. Néanmoins, dans les faits, les enseignants sont unanimes à reconnaître que l'élève peut être repêché jusqu'à 4,5/10 de moyenne générale étant donné les aléas qui peuvent influencer la performance; mais en dessous de 4,5/10 de moyenne, l'unanimité ne se fait plus en faveur du repêchage. De la même façon, ce sont les élèves qui ont au moins 6/10 de moyenne générale que les enseignants sont unanimes à reconnaître comme brillants ou « forts », n'ayant aucune inquiétude quant à leur progression scolaire. Il n'empêche que certains enseignants descendent jusqu'à au moins 5,5/10 pour identifier les élèves brillants.

En nous en tenant aux normes qui font l'unanimité, nous avons défini les limites suivantes de groupement : les « faibles » ont une moyenne générale inférieure à 4,5/10; les « moyens » ont une moyenne générale supérieure ou égale à 4,5/10 mais inférieure à 6/10; quant aux « forts », ils ont la moyenne générale supérieure ou égale à 6/10.

BIBLIOGRAPHIE

- BETENE P. [1982], *Échec scolaire et Environnement familial au Cameroun : une analyse étiologique*, thèse, université de Montréal.
- DIOP A. [1985], *La Famille wolof*, Paris, Karthala.
- FAINZANG S., JOURNET O. [1988], *La Femme de mon mari. Étude ethnologique du mariage polygamique en Afrique et en France*, Paris, L'Harmattan.
- HAQ K. [1993], *Discours*, Conférence panafricaine sur l'éducation des filles, Ouagadougou, 28 mars-2 avril 1993.
- HOYENGA K. B., HOYENGA K. [1979], *The Question of Sex Differences, Psychological, Cultural and Biological Issues*, Boston, Toronto, Little, Brown and Company.
- INSD [1985], *Recensement général de la population*, Burkina Faso.
- KONÉ K. H. C. [1989], *Influence de la famille sur le rendement scolaire*, mémoire de fin de formation des inspecteurs de l'enseignement du premier degré, Ouagadougou.
- LAURAS-LOCOH T. [1990], « Évolution de la famille et transition démographique en Afrique », *Évolution de la famille*, 126 : 525-543.
- Mebam, Dep [1993], *Statistiques scolaires de l'enseignement de base 1992-93*, Ouagadougou.
- NIGNAN née COULIBALY P. [1981], *Les Problèmes de la scolarisation des filles en milieu rural mossi*, mémoire de fin de stage, Ouagadougou.
- OUEDRAOGO C. [1994], « Éducation de la mère et soins aux enfants à Ouagadougou », in *Les Dossiers du CEPED*, 27.
- PIRET R. [1973], *Psychologie différentielle des sexes*, Paris, Puf.
- SUBBARAO K., RANEY L. [1992], *Social Gains from Female Education. A Cross-National Study, Women in Development*, Population and Human Resources Department, World Bank.
- VANDENPLAS-HOLPER C. [1979], *Éducation et Développement social de l'enfant*, Paris, Puf.